

Laurent Guillaume

BRONX

La petite morgue

French Pulp éditions

Préface

Rien n'est moins facile que l'hommage. On tombe vite dans le pastiche ou la nostalgie larmoyante. Sans le plaisir d'offrir, avec les outils et les matériaux d'un auteur disparu, un roman tout neuf. Laurent Guillaume n'a pas fait le pas de trop. Il a voulu caresser l'ombre crépusculaire de David Goodis mais il a aussi convoqué pour une *nekuomanteia*, une consultation des morts, les fantômes vivants d'Hammett, Chandler, Burnett, Mac Coy... Et faire se lever en nous les images des comédiens qui ont incarné leurs héros à l'écran, Bogart, Cagney, Lancaster... Tous ils sont venus boire à la fosse emplie de sang noir. Parce qu'il en a versé notre Laurent, du raisiné, dans ce roman ! Et dans les règles ! Toutes les figures du roman *hard boiled* sont invitées : les frères irlandais, l'un flic, Ritchie, disparu, l'autre gangster qui sort de prison, Mike Dolan, la femme fatale (blonde il va sans dire), la prostituée au grand cœur, les policiers ripoux, les empereurs autoproclamés de la pègre, la maman de substitution... Tous les thèmes, les lieux littéraires obligés sont aussi utilisés : l'univers urbain dangereux du Bronx, celui du port, la quête impossible de rédemption, la corruption généralisée, les extorsions mafieuses et les trahisons, l'envie d'un ailleurs, d'un paradis natal quasi baudelairien (« Songe à la douceur... ») ou typique de Burnett et son lévrier de « Dark Hazard », la recherche d'un butin disparu, le tragique de vies au destin écrit d'avance, la violence, la mort comme unique horizon, et l'innocence introuvable même pas dans les yeux des enfants qui savent déjà tout à huit ans, comme la fille de Cora, pute sans illusions. L'affaire aurait pu se situer dans un autre quartier de New York, Hells Kitchen, parce que Laurent Guillaume nous offre une cuisine infernale au parfum nocturne.

Michel Quint

À la mémoire de David Goodis.

1.

L'homme sortit de la prison au point du jour. Le ciel était voilé et l'hiver se prolongeait. En ce début d'avril, il resta quelques instants à hésiter sous la morsure de la bise. Il passait et repassait devant la double porte monumentale d'acier où des pointes de rouille perçaient la peinture verte. Il tenait à la main une petite valise en carton et un pardessus élimé était plié au creux de son bras. Il se retourna brièvement quand un maton referma le battant grinçant. L'homme huma l'air neuf de la liberté et tressaillit lorsque les verrous claquèrent. Il regardait l'imposante façade en briques noircies par les intempéries. Un panneau, éclairé par trois projecteurs, affichait en lettres dorées dans le matin blême :

Administration pénitentiaire de l'état de New York.

Établissement correctionnel de Sing Sing

L'endroit avait une sale réputation dans tout le pays. La chaise électrique – le « grille-pain » comme l'appellent les prisonniers qui moisissent dans le couloir de la mort – y accomplissait avec régularité son œuvre de haute tension. Pour certains c'était un soulagement, après avoir poireauté pendant des années, voire des décennies à se demander quand viendrait leur tour de rissoler. La punition par l'incertitude et une vie dans les limbes... Plus tout à fait vivant, mais pas encore mort. L'homme posa la valise à ses pieds et fouilla dans les poches du pardessus. Il frissonnait, sortit un paquet souple de cigarettes et un briquet argenté. Il alluma une clope qu'il laissa pendre au coin de sa bouche pendant qu'il enfilait le vêtement râpé. C'était un type bien bâti, plus d'un mètre quatre-vingt-cinq pour un bon quintal de muscles. Ses larges épaules étaient engoncées dans le pardessus. Il avait un visage agréable, mais la mâchoire était un peu forte et une calvitie découvrait son crâne sous l'éclairage pisseux du mur d'enceinte. Les yeux gris cendre n'exprimaient pas d'émotion, tout juste une légère désorientation.

Il tira sur la cigarette, fit passer la fumée par les narines et contempla les alentours. Sur sa gauche le parking visiteurs – vide encore à cette heure –, en face les bicoques en bois des matons et des fonctionnaires de l'administration pénitentiaire. Il pouvait sentir derrière lui l'odeur de vase de la rivière Hudson en partie cachée par la prison. Elle dégorgeait les humeurs bilieuses de ses flots marron. Il fit un rapide tour d'horizon, sans grand espoir. Personne pour l'accueillir hors quelques

mouettes qui tournoyaient au vent. Cela n'avait rien d'étonnant. En huit ans, personne ne lui avait rendu visite. Le parler c'était pour les autres.

Mike Dolan venait de purger une peine de huit ans pour le braquage et l'assassinat d'un diamantaire juif. Il devait la relative mansuétude de sa peine à ses états de service pendant la guerre qui lui avait épargné un passage au grille-pain. La médaille d'honneur du congrès avait favorablement impressionné les juges. Dolan hésita quelques instants puis avança sur la route. Il boitait de la jambe gauche, souvenir d'une balle japonaise tirée par un fusil Arisaka de type 38, à Okinawa. Le tireur avait à peine seize ans. Dolan l'avait poignardé à plusieurs reprises avec sa baïonnette. Il entendait encore souvent le Bridé couiner et appeler faiblement sa mère – du moins l'imaginait-il – pendant qu'il se vidait de son sang. L'ex-détenu releva le col du pardessus et se mit en marche. Les rues étaient presque vides à cette heure, mais il parvint à trouver un taxi solitaire en maraude. Il demanda au chauffeur bouffi de sommeil à être conduit à la gare la plus proche. Pendant que la voiture roulait au milieu d'une banlieue populaire assoupie, il se dit que, dorénavant, il ne pourrait plus se permettre un tel luxe : il n'avait en tout et pour tout que soixante-dix dollars dans son portefeuille, et il allait devoir vivre dessus en attendant de trouver un boulot.

Le taxi le déposa et Dolan s'acquitta de la course. Dans le hall gigantesque, une horde de banlieusards se pressait fébrilement. Il acheta un billet après avoir fait la queue devant un comptoir en marbre. Le guichetier ne lui accorda pas même un regard. Il monta dans le train et s'assit au fond d'un wagon bondé de voyageurs silencieux, au regard vide. Il se trouva une place près de la vitre et le convoi démarra dans un jet de vapeur grise et de scories qui remonta le long du quai. À travers le carreau sale, il regardait défiler l'interminable forêt d'immeubles trapus aux briques rougeâtres sur lesquels poussaient parfois les verrues rouillées d'antiques réservoirs d'eau. Il fut étonné de ne pas ressentir l'exaltation racontée par les récidivistes aux *primo* délinquants, ceux qui espèrent encore leur liberté comme la terre promise. Dolan, lui, n'était pas tombé dans le panneau, il savait que la liberté n'était qu'une théorie créée par quelques intellectuels pour mieux réduire les types comme lui en esclavage. Il y aura toujours le troupeau et les loups. Les moutons se complaisaient dans leur servitude. Pas lui.

Somnolant à moitié, Dolan faillit bien rater son arrêt. Il sortit avec précipitation de la voiture alors que le train redémarrait. Au passage, il bouscula plusieurs voyageurs dont il ignora les regards furieux. Il descendit du quai par un escalier métallique couvert et se retrouva dans Trend avenue. On était loin de Broadway. La misère avait fait son lit dans ce quartier oublié des politicards et des services de la ville. Ici, les gens ne votaient pas. Ici, c'était le Bronx.